

François Emmanuel, romancier, nouvelliste, poète, auteur de théâtre, membre de l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Prix Rossel pour *La Passion Savinsen* (Stock), il reçoit en 2010 le Grand Prix triennal du roman pour *Regarde la vague* (Le Seuil) et le Grand Prix de la SGDL pour l'ensemble de son oeuvre. Dernières parutions : *La Question humaine* (Stock, 2000), *Les Murmurantes* (nouvelles, Le Seuil, 2013), *Avant le passage* (Actes Sud, 2013), *Contribution à la théorie générale et Joyo ne chante plus* (Théâtre, Actes-Sud Papiers), *Le Sommeil de Grâce* (Le Seuil, 2015). Il a aussi participé en 2015 à l'ouvrage collectif initié par la Mel dans la cadre de la Cop21 : *Du souffle dans les mots, les écrivains s'engagement pour le climat* publié aux éd. Arthaud

Que peut la littérature ?

Nous assistons impuissants à une catastrophe environnementale qui chaque jour se précise (perte massive de la biodiversité, épuisement des ressources naturelles, accumulation des déchets, acidification des océans, et au final dérèglement climatique lourd de conséquences...)

Longtemps nous avons dénié le phénomène, parce que sa réalité n'était pas immédiatement sensible, parce que la « complexité » de celle-ci a laissé de la place au doute, à l'ajournement d'une vraie prise de conscience, à la croyance vague en des solutions alternatives lointaines.

La vérité est aussi que nous sommes tous prisonniers d'un immense système – une intrication de systèmes – qui s'appuie sur une logique économique implacable. Cette logique économique n'a pas de point d'arrêt ou de butée. Elle entraîne l'homme vers le *toujours plus*, le toujours plus grand, le toujours plus mondial, global, planétaire. Elle réorganise en permanence l'espace des activités humaines pour dégager de toujours plus grands ensembles qui n'auront d'autres objectifs que de croître et saper si possible le fondement des cadres, des régulations, qui pourraient endiguer leur progression.

Cette logique économique a permis la prospérité des dernières décennies tout en accentuant les écarts entre riches et pauvres. Elle a autorisé de grandes avancées techniques et scientifiques dont nous mesurons encore mal la portée anthropologique. Elle s'est peu à peu introduite dans les institutions héritées de notre histoire et a fini par dégrader la notion de politique au sens noble, condamnant les gouvernants à courir après l'embellie (économique) projetée et réduisant leur parole à une rhétorique à courte visée, sans effet et sans fond.

Dans le nouveau rapport au monde ainsi créé, le lien social est devenu précaire et les anciennes affiliations se sont partiellement dissoutes au profit de la notion fragile, voire tragique, d'individu. Mais l'extraordinaire interdépendance de tous les secteurs de la société cimente une sorte de bloc dans lequel l'individu est pris, quoiqu'il veuille. La critique du système ne lui permet pas de s'en désolidariser – d'autant qu'elle est amplement permise. Cette critique n'est pas en mesure de faire bouger les lignes, tout au plus ouvre-t-elle un nouveau champ de contradictions. C'est dans ce contexte que nous nous sentons tous à titre individuel désespérément impuissants. Et cette impuissance agit comme un redoutable ferment de désengagement.

Les seules initiatives aujourd'hui porteuses d'espérance sont celles qui renoncent à emprunter les voies de la contestation classique pour privilégier un niveau d'initiatives locales, en marge du système (monnaies locales, cycles courts, villes tendant vers zéro déchets...) avec la visée que si ces projets se multiplient, dépassent un niveau de masse critique, nous verrions émerger enfin, à la faveur de nouvelles solidarités, une prise de conscience salutaire, qui pourrait amener à repenser notre *pacte* avec la nature.

Les écrivains ont toujours été aux avant-postes de la critique sociale et de l'histoire des idées.

Travailleurs de la langue ils sont aussi les premiers témoins du filtre par lequel il faut aujourd'hui que la langue passe dès qu'elle se doit de franchir le seuil de la communication médiatique : simplification, euphémisation, habillage technique, brouillage...

Une langue dans laquelle sont passés maîtres autant les porte-parole des multinationales que, sur un tout autre bord, les décideurs politiques et leurs communicants. Une langue qui n'a plus sa vérité, a perdu son sens.

Que peut-il aujourd'hui s'écrire ou se dire qui puisse re-générer du sens ?

Quelle parole, qui ne soit pas récupérée ou perdue dans le brouhaha ?

Que peut la littérature ?